

Emmanuelle Bayamack-Tam

Hymen

Roman



Extrait de la publication

Hymen

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

RAI-DE-CŒUR, *roman*, 1996

TOUT CE QUI BRILLE, *roman*, 1997

PAUVRES MORTS, *roman*, 2000

Emmanuelle Bayamack-Tam

Hymen

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur remercie le Centre national du Livre
pour la bourse qui lui a été attribuée.*

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-927-8

www.pol-editeur.fr

Pour Christel

Le coquelicot pour l'ardeur fragile, l'anémone pour la constance du cœur, l'azalée rose pour la joie d'aimer, et le soleil pour l'éblouissement. Si vous y rajoutez la simplicité de la rose trémière, vous m'avez tout entière, ne cherchez pas plus loin ; pas besoin de test ni de questionnaire pour savoir que ma personnalité tient dans ces cinq points essentiels et que l'amour est le climat qui me convient. Il y a une fleur pour dire « je brûle » : c'est le phlox rouge ; quand il est moucheté, il dit « brûlez mes lettres », mais je ne vous demanderai jamais de faire une chose pareille puisque mes lettres sont ce que vous voulez lire. Je vous aime. Avant de vous aimer, j'ai d'abord voulu m'appeler comme vous quitte à vous épouser et c'est comme ça que j'ai pensé au mariage ; j'ai commencé à l'envers, le mariage avant l'amour, mais on a parfois

les idées dans n'importe quel ordre et d'ailleurs l'amour est venu tout de suite après. La calcéolaire est la fleur du mariage – je sais que vous savez puisque comme moi vous êtes versé dans ce langage tellement plus riche et délicat que le langage humain ; quelle que soit sa couleur, elle annonce qu'une démarche sera bientôt faite ; si j'avais pu trouver des calcéolaires, j'en aurais déposé un bouquet devant votre atelier, juste avant l'heure où vous remontez le rideau de fer ; malheureusement, les fleuristes s'en tiennent toujours aux mêmes variétés, qui sont loin de suffire ; pour dénicher la balsamine, la centaurée ou le réséda, il faudrait que j'aie à la campagne, mais depuis que je vous aime, j'ai envie de rester en ville et de multiplier les occasions de vous croiser, de passer et repasser devant votre boutique pour me faire remarquer de vous et pour lorgner les sept lettres idéales de votre nom sur la porte. Je fais toujours très attention aux noms et dès que j'ai commencé à vous aimer j'ai consulté les boîtes aux lettres de votre immeuble pour me donner une idée de la configuration ; je suis restée des heures à me les répéter jusqu'à en faire mon chant : sauvaire, vahradian, hadjeres, videgrain, barbalata, mordel, consolat, ngwe, espérandieu et trésofi. J'ai appris à lire les noms autrement que le font les gens et ce qui n'est pas clair pour eux le devient pour moi. Parfois c'est très facile, comme espérandieu, ou

même vahradian et brûlé qui veulent dire presque pareil et qui s'appliquent tellement à moi ; parfois c'est tout aussi facile et nettement plus menaçant, comme mordel, que je vous expliquerai le moment venu. De toute façon, les menaces ne me font pas peur : plus on me menace, plus je suis sur mes gardes. Votre nom, monsieur Chienne, est un nom parfait, un nom sans apprêt, un nom fait pour moi qui aime tant les chiens ; à défaut de m'appeler moi-même Violette ou Marguerite, j'ai donné aux miens des noms de fleurs : Gardénia, Giroflée et Mélilot, ce qui signifie la sincérité, la fidélité, la douceur. La vie nous torture, monsieur Chienne, en nous séparant comme elle le fait et en m'obligeant à chercher du réconfort ailleurs que dans vos bras ; mais j'ai une longue habitude de la torture alors je ne vais pas m'en faire pour ça, je vais seulement attendre le moment où je pourrai enfin vous appartenir. Nous sommes si seuls, tous les deux sans famille, moi juste avec mes chiens, que nous pourrions être tout l'un pour l'autre sans que personne n'y trouve à redire : un homme, une femme, c'est la vie ; je vais cesser de dire « la vie » parce qu'on ne sait plus très bien si je parle de ce qui me torture ou de l'éblouissement d'être toute à vous ; je vais cesser de dire « la vie » et peut-être trouver une fleur pour ça : la torture et la déception qui se muent en enchantement du cœur ; car il y a des fleurs pour tout, mon-

sieur Chienne, et savez-vous ce qu'elles disent ? Elles disent que vous êtes le bien le plus précieux, qu'il n'y a pas de bonheur sans vous, que vous régnerez dans mon cœur, que je me rendrai digne de vos soins et que j'éloignerai de vous les méchants, qui sont légion comme vous savez – puisque nous avons aussi en commun de mépriser les êtres humains et de leur préférer les animaux. Heureusement, depuis que je vous aime je vis dans l'éblouissement et je porte ma tête un peu en équilibre, comme une composition florale, ce qui m'empêche de voir la vie dans toute sa noirceur.

★

Ces fleurs dès le matin, c'est tout juste si je les ramasse, par égard pour leurs tiges meurtries mais sans plaisir. La journée commence mal à cause du voisinage contre nature de ces jacinthes avec ces héliotropes et ces œillets. Personne ne devrait faire ce genre de bouquet ou alors quelqu'un commémore quelque chose et je ne suis pas au courant. La journée commence mal à cause de cette intentionnalité maligne et chichiteuse, qui ne me vise pas, sans doute, mais plutôt l'ancien occupant des lieux, ce monsieur Chienne que je n'ai pas connu et qui ven-

dait des fleurs. Je n'ai même pas eu à changer le nom de la boutique : ça s'appelait *L'Atelier de la voûte* avant moi et avant monsieur Chienne dont j'ai aussi laissé le nom en lettres d'or sur la vitrine.

Je travaille toute la journée avec ces fleurs qui ont l'air de vouloir se fuir et qui se pressent contre les bords du vase. Dans l'esprit des gens, je devrais aimer les fleurs puisque je fais de la couture, que je m'occupe de choses raffinées et délicates, mais qui a dit que les fleurs l'étaient ? Même leur odeur tant vantée vire à l'abomination et leurs tiges se délitent en soupe gluante qu'il faut jeter avec précaution. Monsieur Chienne, qui en vendait, devait les aimer et savoir parer à leur pourrissement, mais tant qu'à faire je préfère les impressions florales incorruptibles, les pâquerettes en transparence sur de la mousseline, les camélias largement stylisés sur de l'étamine de laine ou les iris pervenche sur fond lilas, car les fleurs ont cela de bon qu'elles donnent leurs noms aux couleurs.

★

J'ai cette épine, cette épine, cette épine : un mal pour un bien puisqu'elle me tient debout, mais une torture quand même ; la torture, c'est votre absence,

c'est de vivre sans vous alors que je ne suis heureuse que quand je vous vois. Je suis passée dix fois devant votre boutique rien qu'aujourd'hui, pas seulement pour vous voir mais aussi pour vous montrer ma nouvelle chienne, que j'ai kidnappée hier en deux temps trois mouvements. C'est une chienne qui n'avait pas le maître qu'il lui fallait, or ce sont des choses que je vois tout de suite. Je suis rentrée dans le café où ils vont tous les jours, j'ai attendu que le maître aille aux toilettes, comme à chaque fois : il passe juste la laisse dans un pied de chaise et il descend ; elle reste là à guetter qu'il revienne, toujours toute tremblante, les yeux un peu roses et les oreilles à l'envers, le dedans duveteux dehors. Elle m'a suivie sans faire d'histoires et je l'ai appelée Fraxinelle, pour la gratitude, parce que les chiens savent reconnaître un bienfait et vous le rendre au centuple au contraire des humains qui peuvent même vous en vouloir de les avoir obligés. J'aurais dû être un chien, mais il n'est pas trop tard si je peux encore vous épouser et prendre votre nom. Vous avez toujours des clientes et vous êtes forcé de me regarder sans en avoir l'air. Je sais que je ne suis pas une jolie femme, je ne suis même pas bien mise, comme vos clientes, mais j'ai mes chiens et leur affection, alors pas besoin de parures, de bijoux, de fourrures. Je pense souvent à la fourrure, surtout à cause de Mélilot, qui est un bâtard de malinois, avec

un poil doré très soyeux, comme du renard, alors quand je l'imagine assassiné et dépecé, je tuerais tout le monde, les chasseurs, les tanneurs, les fourreurs. Si vous aviez été fourreur je ne vous aurais pas aimé : mais une fois de plus les idées ne me viennent pas dans le bon ordre car si vous aviez été fourreur vous n'auriez pas été vous et c'est de vous que vient l'amour, c'est vous le bien le plus précieux. Vous aviez mis mes fleurs dans un vase et j'imagine que comme la dernière fois vous les jetterez très vite, sans attendre qu'elles commencent à faner, ce qui ne m'étonne pas de vous et de ce souci de perfection que vous mettez dans tout, y compris dans notre histoire et dans vos sentiments pour moi ; car vous ne vous êtes pas déclaré comme d'autres l'auraient fait, avec des regards appuyés ou des paroles ordinaires, vous n'êtes même jamais sorti de votre boutique pour me parler, sauf que vous m'avez parlé quand même et que c'est vous qui m'avez donné l'idée des fleurs quand j'ai remarqué que les deux fleuristes du boulevard changeaient leurs bouquets juste avant que j'arrive, pas tous les jours mais presque, des tulipes partout, qui est la fleur de la déclaration, ou des violettes, pour l'amour caché ; à force, j'étais intriguée et j'ai eu l'explication la fois où je vous ai vu leur parler, sans rien leur acheter, juste pour vous entendre avec eux sur les messages, cette profusion

de tulipes et de violettes jusque sur le trottoir, et les yuccas, les géraniums, les œillets panachés, les roses blanches pour l'amour qui soupire, et c'était finalement la plus jolie façon. Mais n'allez pas croire que les fleurs me suffisent, monsieur Chienne, oh non, je suis trop amoureuse et c'est définitif.

★

Mes clientes sont âgées, elles veulent des chemisiers à gorgerette, des jupes d'une longueur indécise, du crêpe de Chine, des boutons armoriés. Elles arrivent chez moi en branlant légèrement mais avec leurs idées bien arrêtées. Elles ont passé leur vie à se coiffer de la même façon, à se faire le même chignon, avec des peignes imitation écaille, un boudin de mousse et des épingles à cheveux exactement au même endroit tous les jours de leur vie, alors ce n'est pas moi qui vais leur faire changer leurs habitudes vestimentaires. Est-ce que je le souhaite, d'ailleurs? Pas le moins du monde. Les gens me prêtent toujours des envies de création et de haute couture, mais je n'ai fait que reprendre la boutique de mon père, sans vocation ni passion particulières. Je ne dis pas que je l'aurais fait s'il avait été charcutier ou croque-

mort, parce que je ne supporte pas la vue du sang ni celle des larmes, mais là, où était le problème? J'ai travaillé avec lui, j'ai continué après lui et j'ai même à ce point fait prospérer nos affaires que j'ai pu m'agrandir et quitter le petit atelier des débuts qui de toute façon était triste sans lui et sans ma mère que j'y avais toujours vus.

À onze heures, tous les jours, je bois un verre de lait et je lis le journal. Moi aussi finalement je suis un homme d'habitudes même si je n'y tiens pas tant que ça et même si je n'ai pas l'âge de mes clientes. Je ne bois que du lait et pourtant c'est une boisson qui m'a longtemps dégoûté. J'y ai pris goût progressivement et en me forçant presque : un verre de lait, tout juste servi, à température ambiante, un peu mousseux d'abord puis de moins en moins, les bulles s'étiolant à sa surface jusqu'à laisser cet opercule si lisse, si fixe et si blanc que forcément il apaisera le bouillonnement acrimonieux de mes entrailles. Car la lecture de la presse, les camps de réfugiés, les couloirs de la mort, les affaires d'excision, les cadavres que personne ne reconnaît ni ne réclame, les bébés violés et ceux qui survivent quelque temps en buvant l'eau des toilettes, me font toujours cet effet-là. Je me dis que les gens qui connaissent ces sorts et ces fins horribles n'avaient probablement pas mes capacités de souffrance, ni mes espérances de vie – de grandes espé-

rances même pour une vie aussi étriquée. Mais j'ai beau me le dire et lamper mon lait lénifiant, je me défends mal contre la terreur. Et puis se le dire, de toute façon, revient à être un fou qui doute de sa propre réalité. Or j'ai organisé ma vie autour de cette réalité indubitable, comme tout le monde et comme eux – les morts de faim, les enterrés vivants, les kamikazes, les filles infibulées, les condamnés à mort avant l'électrolyse de leurs organes, les bébés avant qu'on ne leur déchire le rectum et les intestins. Les pensées et les contre-pensées étant également oiseuses, je ne me prononce pas entre la terreur et l'irréalité. Que mon organisation de vie, qui est aussi une organisation de réalité, soit une entreprise sans envergure et vouée à l'échec, je veux bien l'admettre. À quel point on peut rétrécir l'espace et ralentir le temps autour de soi, personne ne le sait mieux que moi, mais qu'on ne vienne pas me raconter que ça ressemble à la mort puisque ça m'en éloigne au contraire, comme tout ce qui rend les journées interminables.

★

Il y a des obstacles et ça me rend folle. Je vois bien qu'après l'ardeur et l'éblouissement du début,

toutes ces fleurs que vous me mettiez, vous vous êtes éloigné : votre magasin est resté fermé deux jours et le fleuriste qui fait l'angle a pris ses congés annuels comme par un fait exprès ; l'autre met des brassées d'hysope et de joubarbe sur son bout de trottoir, et du houx – une plante qui n'a pas de signification mais de bien vilaines épines quand même. Tout va mal. Et puis je suis tombée sur le maître de Fraxinelle une semaine après le kidnapping. Il s'est agenouillé et a refermé le poing sur son museau.

– C'est ma chienne, c'est Vavette que vous avez.

– C'est pas du tout Vavette, c'est Fraxinelle.

– Où vous l'avez trouvée ?

– Je suis allée la chercher au refuge, comme mes autres.

– Eh bien c'est la mienne. Je l'ai perdue la semaine dernière.

J'ai tiré sur la laisse. Les autres chiens faisaient bloc avec moi, inquiets, un peu hérissés. Il est resté avec son poing vide, à appeler :

– Vavette, ma Vavette, viens avec Papa !

J'aime mes chiens, mais vous savez, je les ramènerais tous les quatre à la SPA si vous me le demandiez, si c'était ça l'obstacle ; je les adore, mais les sentiments que j'ai pour vous dépassent l'imagination : la preuve, je ne m'imaginai pas abandonnant mes chiens, je ne m'imaginai pas seulement en avoir l'idée

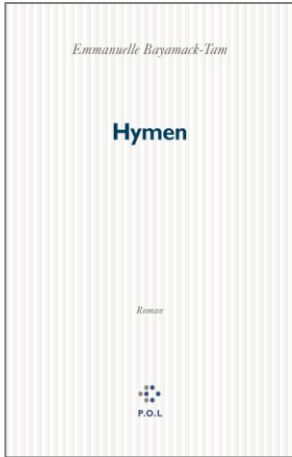
un jour. Dès qu'il s'agit de vous on pourrait m'imposer toutes les épreuves, toutes les tortures – et vous voyez comme on en revient toujours à la torture : j'accepterais de grand cœur qu'on me fasse ce qu'on fait aux chiens de laboratoire, qu'on m'arrache la peau des lèvres pour tester des cosmétiques, qu'on m'ouvre le ventre sans anesthésie, qu'on me plante des électrodes dans la cervelle, si après ça nous devons être ensemble pour toujours. Je peux compter sur ma force quand c'est notre amour qui est en jeu, alors croyez-moi et ne vous éloignez plus : demandez-moi plutôt des preuves, des preuves, des preuves.

★

J'ai fermé trois jours. Non que ça fasse une grande différence puisque l'appartement est au-dessus du magasin, mais ça m'a évité de voir du monde et d'acheter le journal. J'ai juste bu du lait. Par moments il n'y a rien à faire pour calmer l'agitation de mes nerfs. Je parle de mes nerfs mais bien sûr ce ne sont pas mes nerfs qui se trouvent à ce point affectés. Je suis malade et finalement ma fierté c'est cette maladie ombrageuse et non identifiable qui défie les hommes de l'art que je ne me fais pas faute de consulter.

Achévé d'imprimer en décembre 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.s
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1794
N° d'imprimeur : 022838
Dépôt légal : janvier 2003

Imprimé en France



Emmanuelle Bayamack-Tam
Hymen

Cette édition électronique du livre
Hymen d'EMMANUELLE BAYAMACK-TAM
a été réalisée le 13 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449277 - Numéro d'édition : 2662).
Code Sodis : N45312 - ISBN : 9782818008300
Numéro d'édition : 230327.